

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

La psychanalyse à l'épreuve de l'islam

Conférence de **Fethi BENSLAMA**

Ouverture et animation de l'après-midi

Marie AGUERA

Présentation du groupe

Marc BONNET

Présentation du travail, comment il est né, comment il s'est poursuivi

Fethi BENSLAMA

Questions des membres du groupe

Symbolique : Jean-Pierre ALLIE

La place de la femme en islam : Zohra PERRET, Bruno FAVRE

Réponses de Fethi BENSLAMA

A propos de la problématique du père

Marc BONNET, Nouri JEDDI

Le sacrifice et l'interprétation

Marie AGUERA

Réponses de Fethi BENSLAMA

Débat avec la salle

Lyon, 29 novembre 2008

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Ouverture de Marc BONNET

Présentation du travail de groupe Psychanalyse et spiritualités

Il me semble essentiel en ouverture de ce débat sur le livre de Fethi Benslama de dire quelques mots de son inscription dans l'historique de notre travail de groupe inauguré en 2005. Ce groupe s'origine comme conséquence régionale d'un colloque organisé en septembre 2005 par Sophie de Mijolla regroupant les auteurs du numéro de *Topique* de décembre 2003 et intitulé *Les spiritualités*. J'ai eu le grand bonheur d'y participer ayant écrit un article appelé *Transfigurations* qui avait été publié dans ce numéro. Cette journée de travail me permit de retrouver entre autres choses Sophie, bien sûr que je connaissais de longue date mais aussi de rencontrer Jean-Michel Hirt et Fethi Benslama. À l'occasion du repas qui nous réunissait, je proposai à chacun des trois de venir à Lyon pour parler de leurs travaux, ce qu'ils acceptèrent. Lors d'une réunion du QUATRIEME GROUPE à Lyon qui eut lieu peu après ce colloque parisien, je proposai d'initier un groupe de travail sur *Psychanalyse et spiritualités*. Marie Aguera adhéra la première à cette initiative et devint ainsi quasi naturellement co-secrétaire du groupe. Nous avons élaboré ensemble l'idée selon laquelle une des représentations – buts de ce groupe en construction – pourrait consister dans l'organisation d'après-midi de travail autour d'un auteur psychanalyste ayant écrit sur la thématique proposée – *Psychanalyse et spiritualités* – qui aurait été travaillée préalablement dans le groupe de travail. Ainsi nous avons travaillé sur le thème du livre de Sophie de Mijolla, *Le besoin de croire*, sur celui de Jean-Michel Hirt, *Vestiges du dieu* et maintenant sur celui de Fethi Benslama, *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*. Nous avons déjà organisé deux débats dans le cadre de ce cycle, le premier avec Sophie de Mijolla, l'autre avec Jean-Michel Hirt. Et nous voilà en piste pour le troisième avec Fethi Benslama.

Après ce rappel historique, il me semble pertinent de revenir en le développant dans ce propos liminaire, sur l'« argument » qui nous a servi de base de références durant ces années. Nous sommes partis de la constatation selon laquelle nous étions confrontés au sein même du travail de civilisation, au retour de formes diverses de religiosité : prosélytisme, communautarisme, voire violence meurtrière. Ces différentes manifestations peuvent en partie s'entendre comme différentes modalités du retour en force du refoulé du religieux. Leur caractère excessif ne devrait cependant pas pour autant nous empêcher de prendre en considération l'existence d'une attirance latente de l'humain pour la spiritualité. Ces diverses manifestations du retour du religieux ainsi que les traductions dans les termes de spiritualités intéressent la psychanalyse du fait du rapport qu'elles entretiennent avec l'inconscient. Les élaborations de l'origine du monde et de la survenue de l'homme comprises dans chaque doxa religieuse sont à mettre en dialogue — c'est-à-dire en confrontation critique — avec les conceptions métapsychologiques de la psychanalyse. Nous avons aussi à prendre en considération en tant que psychanalystes de la survenue au cœur même de la cure analytique des

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

phénomènes de mysticisme, de transfiguration, voire de transcendance. J'ai tenté personnellement de m'expliquer sur ces phénomènes cliniques et leurs sens possible dans mon travail *Transfigurations*, et dans un travail récent intitulé *Représentations du péché originel*. Je suis en train de développer cette rencontre entre le sujet psychique et les spiritualités en lien avec le malaise actuel dans la civilisation dans un travail en cours qui pourrait s'intituler *Le risque d'apocalypse*. Il est évident que nous nous sommes trouvés en quelque sorte inquiétés par le thème et surtout par le retour dans le groupe d'éléments de religiosité infantile qui en fit fuir plus d'un sans que ces départs rassurent pour autant ceux qui restaient. Il me semble pouvoir dire que dans le cortège de religiosité infantile se traduisent des problématiques de sexualité infantile et de représentations infantiles de la mort qui se trouvent aussi convoquées. Pas de quoi effrayer des psychanalystes, me direz-vous ? Quoique ! Le retour du refoulé fait peut-être encore plus peur aux psychanalystes qui se conforteraient de la croyance de s'en être débarrassés à jamais, de ces retours du refoulé ! Allez donc savoir !

Nous avons prudemment poursuivi notre argument en rappelant qu'un dialogue s'ouvre en permanence entre rationalité et spiritualité dans la perspective de compréhension des faits psychiques à laquelle nous confrontent tant notre pratique clinique que notre pratique théorique de psychanalyste. Nous nous proposons d'ouvrir le champ au risque peut-être d'étendre de façon trop maximale voire d'affadir le concept de « spiritualités » puisque nous l'entendions comme vie de l'esprit en général dans le sens de le prendre en compte dans un pluriel de formes diverses qui allaient du laïque aux manifestations religieuses les plus réglementaires en passant par celles les plus empreintes d'illusion et de merveilleux. Ce qui nous parut très vite important, c'est de nous situer au plus proche de nous, de notre culture et de notre civilisation, en nous intéressant plus particulièrement aux différentes formes de spiritualités émanant des trois monothéismes. Nous avons été conduits, au fil de ces années, à tenter d'approcher le conflit interne dont parle Jean Lambert à propos du fait religieux dans la mesure où ce dernier obéit à deux temporalités pouvant se traduire dans les bipolarités suivantes : « sacré/profane » ; « modalité créative instituante/aspect régulateur institué » ; ou encore « clôture/ouverture ». Citons pour terminer Jean Lambert¹ quand il met en rapport le faire religieux avec le travail de la culture dans son ensemble : « Le faire religieux nous remet en mémoire que la culture humaine est une vaste toile tissée - détissée - surtissée, qui ne transmet que des croyances en miettes, des flashes de lumière, des vérités partielles, des bribes de credo, des lambeaux de mythes, à travers des rites parcellaires, des cérémonies fragmentaires et des calendriers arbitraires. » Et si ces perspectives dégagées dans *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES* nous conduisaient à prendre en compte le métissage comme un des essentiels de l'anthropologie contemporaine ?

¹ Jean Lambert, *Le singulier système des monothéismes*, Topique n° 96, « Vers les monothéismes, l'esprit du temps », août 2006

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

*Réponse de Fethi Benslama à la question posée par Marie Aguera :
« Comment est né ce travail ? Comment s'est-il poursuivi ? »*

Tout d'abord, je voudrais remercier le groupe PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES pour le travail qu'il a fait. Je suis impressionné par les minutes que vous m'avez transmises. Ce n'est pas fréquent d'être ainsi confronté à la lecture rigoureuse de son propre travail ; c'est à la fois stimulant pour l'auteur et en même temps effrayant parce qu'il perçoit alors les failles et les problèmes qu'un texte voile en même temps qu'il se produit. On se dit : tu as osé écrire ça ?! Heureusement que le lecteur ne vient qu'après ; le lecteur est véritablement l'autre, l'autre extérieur.

Il y a une générosité dans ce travail de lecture que vous avez mené, digne de la psychanalyse. C'est pour moi une vraie expérience.

Pour répondre à votre question : jusqu'au milieu des années quatre-vingt, je n'avais pas l'idée de travailler sur la religion et particulièrement sur l'islam. Je viens d'un milieu où je n'ai pas reçu d'éducation religieuse, ma famille en Tunisie était plutôt d'orientation laïque. Heureusement et malheureusement, car ça m'a demandé par la suite beaucoup de travail ! Heureusement, parce que c'est probablement ce qui a rendu possible ma rencontre avec la psychanalyse. Elle est le fruit du possible et du hasard : je suis tombé un jour sur la traduction arabe de la *Traumdeutung* par Moustapha Safouan chez un marchand de livres usagés. Cela a déterminé ma vocation et ma vie.

Je suis venu en France pour la psychanalyse, non seulement sans intérêt pour la religion, mais en pensant qu'elle est chose du passé. Puis il y a eu ce qu'on a appelé le phénomène du « retour du religieux ». Au vrai, ce n'était pas un retour, mais une reviviscence réactive à la décomposition de l'institution religieuse.

Notons au passage que dans le discours de Freud, il y a parfois une confusion entre la religiosité psychique infantile et la religion comme institution. Freud amalgame l'ensemble, par exemple dans *L'avenir d'une illusion*. La religiosité, disais-je, a donc resurgi dans une situation de décomposition de l'institution religieuse sous l'effet de la laïcisation du monde ou son occidentalisation. En même temps, le monde moderne se traduisait par le stockage industriel de masses humaines en souffrance dans les villes, en souffrance et abandonnées à elles-mêmes. On pourrait dire que la détresse était à la fois symbolique et réelle.

J'étais alors psychanalyste en formation, quand le phénomène de ce qu'on appelle « l'islamisme » a commencé à envahir l'actualité. J'ai été en quelque sorte rattrapé par ce que j'ai cru laisser derrière moi. D'où le sentiment d'urgence à penser ce qui nous arrivait.

J'ai été vivement encouragé par P. Fédida qui m'a commandé mon premier livre : *La nuit brisée*, publié dans sa collection chez Ramsay. J'avais écrit un premier article à partir d'un problème de traduction en arabe de la notion de

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

sexualité. Personne ne s'est aperçu, en effet, que l'entrée de la notion de sexualité dans la culture arabe, avait fait disparaître le concept ancien de sexe (farj) qui est devenu exclusivement l'organe du sexe féminin. C'est un effet de la traduction de la modernité que de refouler les anciens dieux, en touchant les organes sexuels dans le langage. Cela pose plus généralement la question de l'entrée du discours de la science dans les sociétés non occidentales. À partir de là, je me suis aperçu que s'ouvrait un chantier de recherche passionnant, que j'avais laissé de côté. Mon travail analytique m'avait déjà conduit à revenir sur les signifiants de mes origines, là j'y faisais retour en tant que chercheur.

Ma question était au fond simple et énorme : qu'est-ce que l'islam ? Je me suis livré alors à une sorte d'enquête, en pratiquant une lecture de première main des textes, puisque je parle et j'écris l'arabe, aidé par l'éclairage freudien qui est très puissant et donne une optique de lecture à la fois laïque et en même temps non méprisante du phénomène religieux. L'approche freudienne est paradoxale, elle est non-croyante, mais prend au sérieux la croyance de l'autre. En un sens, elle traite la religion comme une formation de l'inconscient, puisqu'il y va de l'infantile comme fondement de l'humain. Elle permet de redonner toute sa portée à des récits ou des fragments de scènes que l'histoire rationaliste laisse tomber, par exemple, cette scène où le prophète est confirmé comme n'étant pas fou sous les genoux de sa femme Khadīdja.

Il arrive parfois que les nouveaux venus dans un domaine de recherche posent des questions que les spécialistes endurcis ne se posent pas. Ainsi, les études de monothéisme comparé existent depuis très longtemps, mais personne ne s'est posé la question de savoir pourquoi dans la tradition judéo-chrétienne « Dieu est le Père », alors que pas du tout dans l'islam. Cette question du père était devenu mon « sésame ouvres-toi ». Je l'ai relevé chez Freud, lors de l'une des rares fois où il évoque l'islam.

Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, au chapitre sur « les difficultés », Freud s'arrête brièvement devant le cas de la religion mahométane, en arguant de ses connaissances insuffisantes — bien que les études allemandes fussent alors les plus développées en Europe sur ce sujet — pour formuler une hypothèse très importante : les Arabes auraient récupéré « le grand-père originaire », l'*Urvater*, ce qui leur conféra une très grande force de conquêtes temporelles, mais le développement spirituel de leur religion se serait immobilisé ensuite, car il n'y a pas eu de meurtre du père fondateur. Je me suis arrêté devant cette proposition qui me paraissait à la fois intéressante et en même temps très problématique. Intéressante, parce que j'ai reçu ce problème comme s'il m'était adressé. Problématique, parce que comment concilier la civilisation et la récupération du père primitif de la horde ? Même si il y a eu un déclin historique et aujourd'hui des régressions ici et là, l'islam est une grande civilisation qui a donné des développements spirituels indéniables pendant plusieurs siècles. Je sais bien qu'aujourd'hui on essaye de ravalier l'islam en bloc, mais enfin tout cela relève du préjugé bête et méchant, parfois

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

très méchant. Problématique aussi, parce qu'il n'y a pas plus de meurtre du père avoué dans le judaïsme et dans le christianisme que dans l'islam. Je pense que la thèse selon laquelle il y a une sorte de demi aveu du meurtre du père dans le christianisme est une spéculation qui relève d'une illusion parallaxe christiano-centrique. Le meurtre du père comme la mort de Dieu sont proprement modernes et laïques. Dans le christianisme il s'agit du meurtre du fils, abandonné par le père. En témoigne l'une des sept dernières paroles du Christ. L'abandon est d'ailleurs la source de toutes les religions monothéistes. Dans l'islam, c'est Abraham qui abandonne Ismaël dans le désert. Dans le judaïsme, Moïse est abandonné sur le Nil. Et dans tous les cas, l'abandon est à l'origine du sauvetage, c'est là que lève la spiritualité. La spiritualité, c'est la survie lorsqu'on est passé par la mort, à entendre cela sur les plans symbolique, imaginaire et réel. Se savoir déjà mort et vivre de cette mort, que l'inconscient tient pour non avenue pourtant, voilà la grande affaire de l'humanité. Mortel-immortel, il faut revenir à cette source que Freud indique clairement comme origine de la psyché. D'ailleurs, le mot « islam » ne veut pas dire « soumission », c'est le sens que la théologie essaye d'imposer, sans autre forme de procès. Islam provient de la racine « s.l.m » qui signifie être sauvé après l'abandon, saluer et être salué, trouver le salut (comme l'hébreu shalom). La soumission est une aggravation du sens de l'abandon à l'Autre qui désigne l'aliénation et aussi l'amour.

L'indication de Freud a eu pour moi, un effet de provocation à penser. J'ai entrepris une enquête sur la question du père en islam, bien sûr dans le texte coranique, mais j'ai entrepris aussi de la ressaisir à partir de La Bible, plus exactement de La Genèse, puisque c'est là, la source des trois textes monothéistes, pour voir comment l'enjeu du père s'y déployait. J'y ai rencontré alors tout ce montage du père Abraham, entre deux femmes Sarah et Agar et entre leurs deux fils. Je me suis saisi de la figure d'Agar, car elle représente la seconde alliance du monothéisme, c'est démontrable dans le texte même de la Bible. Or Agar est la mère d'Ismaël, le fils par lequel Mahomet se rattache généalogiquement à Abraham. Eh bien, Agar n'existe pas dans le texte coranique ! Ici, on retrouve l'hypothèse freudienne du refoulement. Je considère que la répudiation d'Agar par Abraham se poursuit dans la fondation de l'islam. Il y a pourtant eu des débats importants au deuxième siècle après la fondation de l'islam, sur la filiation agarienne des Arabes. Ce débat est lié à la condition de servante d'Agar. Le fondateur de l'islam a dû rencontrer ce problème : comment appeler à une foi, dont l'histoire procède d'une mère servante, d'un père qui la répudie et abandonne son fils dans le désert ? Imaginons l'impact pour les fiers cavaliers du désert qui ont le culte de la généalogie aristocratique et héroïque ! Le refoulement d'Agar va subsister pendant très longtemps. Aujourd'hui encore, dans le monde musulman, on ne trouve qu'une fille prénommée Agar pour dix prénommées Sarah. Cela n'est pas sans rapport, me semble-t-il, avec la place de la femme dans l'Islam. Je n'ai pas lâché ce fil.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Symbolique

Intervention de Jean-Pierre Allié

Votre discours m'a accroché. Je signalerai tout d'abord que ma lecture a été orientée et soutenue par des entretiens que vous avez donnés à l'équipe de *Jeune Afrique*.

Votre livre m'a accroché ! Ce qui m'a accroché, tout d'abord, c'est la question de la position des analystes quant au « travail de la culture ». Pour vous le « travail de la culture » ne semble pas signifier l'identification ou l'intégration dans une culture donnée, comme s'il s'agissait d'absorber une langue morte, mais il désigne, semble-t-il, un « processus civilisationnel », un bricolage collectif dans le temps, avec ses avancées et ses résistances, ses élans et ses butées. En cela vous vous opposeriez, certainement, au courant dit « culturaliste » qui ne voit en l'homme « civilisé » qu'un individu déterminé par le système symbolique auquel il appartient, pur produit de sa culture, et qui, à cette fin, la fétichise et la soumet au tamis de sa seule grille de lecture. Mais, ce faisant, les tenants de ce courant oublient tout simplement que c'est en parlant que les hommes symbolisent, quelles que soient leurs cultures d'appartenance. La culture, comme la religion, relèvent de l'ordre du langage, elles sont langage, acte de parole, et il serait souhaitable de les maintenir vivantes plutôt que mortes, instituant plutôt qu'instituées. Mais comment ? Comment me revient une phrase de Jalil Bennani : « A l'ombre des minarets, des églises ou des synagogues, le psychanalyste est amené à poser la question du sujet désirant à l'égard de Dieu comme grand Autre. Mais, pris dans "l'ambiance des cultures", le psychanalyste n'est-il pas lui-même invité à mettre en question ses propres croyances ? » Alors, comment ? Comment, quand, psychanalystes, nous n'échapperions pas mieux ou pas plus que les autres, à nos références culturelles et aux appartenances symboliques qui s'y rattachent. À travers votre analyse de l'origine des monothéismes, et en vous réinterrogeant sur le poids des cultures, vous nous mettez au travail de ce comment, et vous nous amenez à nous interroger sur les fondements de l'univers symbolique, puis, conséquemment, sur les fondements de la psychanalyse elle-même. Vous nous invitez à une « refondation » possible de l'analyse, ce qui aurait soutenu, naguère, le souhait collectif des analystes réunis pour les « Etats Généraux », auxquels vous avez participé. D'ailleurs ne mettriez-vous pas, déjà, en question l'utilisation de la « théorie de l'Œdipe » comme explication de la genèse culturelle, ou comme « logiciel » des fondements de la civilisation ? Pour vous, me semble-t-il, l'axiome œdipien permettrait juste, et encore, ajouterais-je, de comprendre l'émergence du sujet humain ; mais pour la constitution des cultures, alors là, il s'agit de bien autre chose.

Dans l'ouvrage qui nous réunit aujourd'hui, vous abordez la crise que traverse l'islam. La modernité y serait vécue comme une transgression de la Loi divine. Vous parlez, à propos de cette crise, « de délire, de destruction et

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

de précipitation vers l'inconnu. » Prenons les pages 90 et suivantes : vous nous dites que lorsque se produisent des mutations de civilisations telles que le xx^e siècle des musulmans en a connues, cela provoque « dé-subjectivation, risque de violences et de massacres. » Les changements furent soudains, un désert culturel s'est installé et un immense désespoir : la crainte identitaire de perdre la face, accompagnée de revendications identitaires folles. La douleur est si forte que l'Autre devient un bouc émissaire facile. La sauvagerie « moderne » a entraîné une destruction du soi humain. Remarquons, ou attendons-nous, (serait-ce un inévitable retour des choses ?), à ce que le xxi^e siècle des pays dits riches ait, aujourd'hui, « toute chance » de connaître la même expérience, déclenchée par la même sauvagerie ; vos travaux pourraient se voir là une opportunité inattendue (c'est-à-dire là où l'on ne l'attendait pas, quoique !). Vous nous dites encore que, devant le choc de cette sauvagerie, dans ce désespoir identificatoire, le Réel se dissocie de la subjectivité, d'où la raison du recours à une identité archaïque pour parer au danger. En effet, comment remplir le vide provoqué par la sauvagerie ? Certains, en désespoir, se perdent dans le nihilisme, là où d'autres recourent au bricolage d'un mixte d'illusions : la religion ne s'effondre pas mais entre en décomposition et en recomposition avec d'autres éléments dont des éléments scientifiques, tentant de sauver tout ce qui est à sauver, tentant de forger de nouveaux liens entre les choses ; (remarquons encore que « chez nous », les dits judéo-chrétiens, nous pourrions penser là à ce que certains soutiennent comme « Intelligent Project » dans lequel éléments religieux et bribes scientifiques se combinent ; mais celui-ci est construit à une fin qui me semble radicalement opposée à celle de l'objet de votre recherche ; il ne répond pas à une construction de désespoir, mais s'élaborerait comme justification d'emprise par des acteurs autrement situés dans les rapports de force). Là, c'est différent : l'objet de votre recherche porte sur une tentative de bricolage en vue de reconstituer un mythe identitaire ; elle porte sur un travail civilisationnel rendu nécessaire pour comprendre ce qui se passe et pour essayer de vivre le bouleversement ; c'est un processus d'humanisation qui se trouve bien loin de l'intégrisme, comme vous nous le montrez. Je me suis senti touché par votre façon de dire que nous avons à faire là à « la dimension politique au sens fort du terme, c'est-à-dire la capacité à soigner la communauté des hommes. » Alors, pourrions-nous encore soutenir, après les questions que vous posez ici à la psychanalyse, que le psychanalyste pourrait maintenir le politique à l'extérieur de son cabinet, hermétiquement refermé sur lui et sur un patient qu'il n'entend plus, dissocié qu'il se voudrait ou qu'il se maintient, dans son idéalisation technique, du social et de l'économique ? (C'est la question de l'extériorité de l'analyse que vous soulevez là).

Du côté du questionnement de la religion par la psychanalyse, votre projet serait, comme vous l'énoncez, de mettre à jour « les refoulements constitutifs de la religion monothéiste » comme étayage pour essayer de « penser le passage de l'homme de la psyché de Dieu à celle de la psyché de l'inconscient ». Tâche d'autant plus difficile que, pour vous, le drame fut, déjà,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

la victoire de la théologie sur la philosophie aux XI^e et XII^e siècles. Vous allez, alors, opérer une distinction entre la construction théologico-politique de l'islam, qui vise à la soumission du sujet, et la tradition islamique elle-même, au sein de laquelle il serait possible, et peut-être nécessaire, c'est votre thèse, de réactiver certains éléments d'une pensée du sujet et certaines références à la notion d'inconscient qu'il conviendrait de réveiller, afin de permettre une rencontre authentique entre islam et psychanalyse.

Pour cela vous nous conduisez dans une rencontre de la tradition islamique. L'islam, nous rappelez-vous, ne connaît pas la notion de Trinité divine des chrétiens : Dieu est un bloc indivisible, pas de distinguo entre Père, Fils et Saint-Esprit. Dieu n'est pas le père, ce qui met déjà la psychanalyse à l'épreuve de l'islam. En effet, pour Freud, l'énigme spécifique de la religion résidait, justement ou au contraire, dans l'affirmation d'un Dieu-Père, comme projection, image, du père protecteur, avec laquelle l'homme entretient des rapports de désir, de conviction, d'élection, d'obéissance et de culpabilité (tout au moins selon les thèses de *Totem et tabou* ou de *L'avenir d'une illusion*). Mais, par ailleurs, sur l'autre versant, le versant collectif, il reconnaissait, dans *Moïse et le monothéisme*, que « tout ce qui a trait à la création d'une religion... est empreint d'un caractère grandiose que toutes nos explications ne suffisent pas à éclairer. » La religion n'est plus, sur ce versant, une création individuelle, et loin de n'être que la nostalgie du père chez l'homme démuné, elle représente et réalise le conflit, la méconnaissance et la reconnaissance déplacés du père, par le groupe. La religion viendrait ainsi soutenir, dans l'hypothèse freudienne, l'un des principaux facteurs du renoncement progressif, qui est la condition même de la civilisation, et de son « Malaise ». La religion réaliserait, spécifiquement, le domaine symbolique où se fait le déplacement symptomatique culturel... Mais Freud a ainsi gardé le Père et laissé de côté le cas de l'islam, qu'il ne mentionne, d'ailleurs, que très rapidement sous le chapitre « des difficultés », dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Vous allez, subséquentement, reprendre une recherche là où Freud l'a laissée, une recherche sur l'exploration des textes et des constructions symboliques de la religion islamique, recherche que vous menez d'une place à la croisée, si j'ose dire, de cette tradition et de l'analyse, mettant les deux à l'épreuve l'une de l'autre. Et vous allez poser cette question dérangeante, pour un psychanalyste *traditionnel* : « La recherche psychanalytique sur la culture peut-elle se contenter d'appliquer la lecture freudienne avec une fidélité iconique lorsque les faits viennent compliquer l'extension compréhensive des ressorts de psychologie individuelle vers la vie collective ? » En effet, devrait-on une fidélité iconique au Père, ou une soumission filiale à Freud ? Vous nous proposez, suivant l'enseignement de l'islam et du Coran, un réexamen de cette affirmation freudienne selon laquelle Dieu serait le père. Dans l'islam, nous avez-vous montré, Dieu n'est pas le père. Pour cela vous remontez en amont, jusqu'à la Bible, pour mettre l'accent sur un fait primordial, souvent oublié : dans la Genèse, figure quelque chose d'essentiel à la généalogie du monothéisme, à savoir qu'Isaac n'est pas le fils d'Abraham, lequel n'est qu'un

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

père symbolique. Dieu est intervenu pour que Sarah mette au monde Isaac, il est intervenu dans son corps; on a là, déjà, nous dites-vous, le prototype de Jésus. Dans le judaïsme et le christianisme, Dieu intervient dans la procréation, ce qui n'est pas le cas dans l'islam: ici Dieu n'intervient pas, il est créateur mais pas procréateur. Et vous précisez qu'il y a là une bifurcation généalogique : avec d'un côté, celui de l'islam, Abraham comme père réel ; et de l'autre, dans les deux autres monothéismes, un Dieu qui intervient dans la procréation d'Isaac et de Jésus. Alors, comment penser la question du père en islam, quand, pour les musulmans, la figure du père ne relève pas de Dieu ; quand l'islam apparaît comme une religion qui n'accorde aucune suprématie au père dans sa construction doctrinale ; quand il n'y a pas de Dieu-le-père ? Mais plus encore, comment examiner la constitution du mythe du père dans chaque civilisation ? Quelles pourraient en être les conséquences pour la psychanalyse quand la psychanalyse est, elle-même, en grande partie fondée sur une théorie du père ? Faudrait-il la réinventer, comme vous le suggérez après Lacan ?

Pour Lacan qui était resté, malgré tout, très marqué par sa culture et son monarchisme, on ne peut penser le père qu'à partir de Dieu et de son royaume, mais d'un Dieu qui occupe une place vide, irréprésentable, place du rien, de l'impossible, de l'Inconscient, la place de l'Autre. Il ne disait pas, comme Freud, que « Dieu est mort », mais que « Dieu c'est l'inconscient », y indexant que « l'inconscient c'est le social »... Alors est-ce de ce côté-là que pourrait se soutenir votre vœu de « penser le passage de l'homme de la psyché de Dieu à celle de la psyché de l'inconscient » ? Dieu serait-il une réponse au « Malaise » de la contrainte d'avoir à vivre parmi d'autres ; serait-il une réponse à l'énigme de la rencontre de l'Autre ? Et, en ce sens, le nom de Dieu serait-il un bricolage de réponses particulières à cette question universelle du non réponse de l'Autre, non-réponse qui ouvre la porte soit à la spiritualité, soit au nihilisme, soit au totalitarisme ? Ou soit, encore, au questionnement analytique ? De quoi Père, ou Dieu, est-il le nom (comme aurait pu le dire Badou) : n'est-ce pas là une question princeps d'une refondation de l'analyse ?

Et si les pères n'étaient que le résultat d'une opération langagière, opérateur logique ou métaphore, comme le soutiennent certains psychanalystes, lacaniens surtout, pourrait-on dire qu'ils soient les seuls capables de « porter » le registre du symbolique, les seuls porteurs aptes à délivrer la métaphore et le langage ? Et pas les mères ? Est-ce que les femmes peuvent transmettre ce qui a rapport au symbolique sans en passer par le père ? Dans l'islam, pour vous suivre, on pose Dieu et l'on pose le langage comme n'ayant pas affaire au genre, au masculin et au féminin, à la paternité etc. Le Dieu de l'islam, ni père, ni homme, ni femme, serait-il un Dieu de la parole ? L'origine de la Parole, la règle signifiante, n'est-ce pas ce que désignerait Dieu ?

Et les mères, donc, seraient-elles exclues de cette transmission du registre symbolique ? Vous nous dites, page 193 et suivantes, qu'un des problèmes

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

des musulmans est leur trouble face à l'altérité féminine. Comme ils ont peur de la jouissance de la femme, ils la répriment. Vous évoquez l'affaire du voile islamique qui était devenue une « question panique », comme vous la désignez. Le voile, en lui-même, n'est pas vraiment un signe religieux, « ostentatoire », mais vous nous montrez qu'il faut remonter aux sources de l'injonction musulmane de voiler les femmes, pour le comprendre. Dans la mesure où les femmes ravissent les hommes jusqu'à les mener à risquer la transgression de l'inceste (selon l'exemple de Zay qui, percevant par surprise la nudité et la beauté de la femme de son fils adoptif, succombe), l'imposition du voile trouverait sa raison, plus que dans la faiblesse originaire de l'homme qui se laisserait capter par le pouvoir voyant de la femme, dans la menace incestueuse que fait courir l'extrémité du désir humain sur l'ordre social. La question du voile soulèverait le problème anthropologique fondamental du désir humain. Mais, en outre, la femme en islam est une déesse irrésistible, et c'est comme telle qu'elle est effacée car la séduction féminine troublerait les hommes dans leur rapport à Dieu (Al ilah), et à la Parole (Al Qur'ân). La dissimulation de son corps, c'est la reconnaissance même du pouvoir quasi divin, ou diabolique, de la femme en tant que corps. Nous avons bien à faire là à des thèmes anthropologiques fondamentaux : le rôle du regard, le problème de la fascination dans la genèse du désir, et le problème de l'effet de déconstruction du désir sur l'ordre social. Il va s'agir d'éviter la déflagration désirante issue de la rencontre entre l'œil et le corps, entre le désir fou, fou comme asocial ou antisocial, et son objet. Ce qui pourrait permettre de l'éviter c'est que, si la femme peut, comme cause de la déflagration, tuer la Parole, elle est aussi source d'une parole retrouvée dans son propre escamotage, dans son effacement, ou, plus justement, dans son voilé-dévoilé ; elle serait alors, dans ce mouvement même, figuration incarnée d'une métaphore originaire et, comme telle, porteuse d'une source du symbolique. Nous voyons là à quel point le processus de symbolisation serait soutenu par le doute, quant à la paternité, et par la sortie, l'exil, mais aussi la nostalgie, du royaume du féminin.

Vous nous annonciez certaines conséquences, pour la psychanalyse, de ce débat sur le féminin et sur la question du père. Déjà cela pourrait permettre, nous dites-vous, d'approfondir la théorie lacanienne de la jouissance. En particulier celle de la jouissance féminine, cette jouissance Autre, tellement mystérieuse, que la psychanalyse n'est parvenue à la théoriser qu'en se référant à la religion, à Dieu, au mysticisme, ou à l'imposition de l'ordre phallique. Mais, comme autre conséquence, n'aboutissons-nous pas, surtout, à une nouvelle formulation du pessimisme, non plus freudien mais *benslamien*, auquel je souscris, et qui pourrait s'écrire : entre la culture de la jouissance comme travail de la pulsion de mort, et la jouissance de la culture comme royaume de la perversion, quelle voie nous reste-t-il ?

Je voudrais, avant de suspendre ce commentaire et mes questions, rappeler cette phrase attribuée à Jésus (comme fils de Dieu ou comme prophète ?) : « quitte ton père et ta mère, et suis-moi. » Nous pourrions l'entendre comme

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

l'invitation à sortir de l'entrave œdipienne : tâche spirituelle mais combien malaisée. À l'impossible nous sommes tenus, ne serait-ce pas là une des figures possibles d'une éthique analytique qui nous permettrait de ne pas rester enfermé dans le pessimisme ?

L'homme, de quelque religion fut-il issu, a un chemin à faire, son chemin... *Se hace camino al andar*, ce que je rapprocherai de cette autre phrase que j'ai lue de vous, sur le transfert, phrase grave mais anti-pessimiste : « c'est l'introjection d'un point d'étrangeté radicale auquel le sujet s'identifie et à partir duquel il prend connaissance de son passé comme une mémoire en devenir. Plutôt que de lui fournir d'emblée une compréhension sur sa culture, l'étranger a donc droit aussi, à ce point d'étrangeté du transfert. » Vous avez développé cela, je crois, dans la notion de Lieu, comme ce qui donne abri contre l'errance et l'oubli, comme nécessité d'une acquisition fondamentale dans le processus d'humanisation, et dans la question de l'exil. Je l'entendrai, ce Lieu, comme le lieu psychique nécessaire au « chemin faisant » d'une pensée, interrogée par la présence énigmatique d'un Autre qui la reçoit et l'accueille, sans y répondre, mais soutenant ses bricolages...

C'est là où, après m'avoir accroché, puis touché, vous m'avez amené...

Intervention de Zohra Perret

La place de la femme en islam

L'impossible en partage (chapitre IV, partie 6)

Comment une communauté se figure-t-elle sa possibilité ?

Question sur l'origine

Le Mythe : Jalal-uddîn RUMI

Un homme investi d'un mystère en partage le secret avec un autre, lequel le divulgue dans un trou dans le désert, un troisième en produit le commentaire à son insu, et c'est autour de ce commentaire, en tant que rumeur du secret d'un mystère, que se fait la communauté des hommes extatiques.

Pour vous, va naître une communauté de partage qui aura en partage de partager le non partage. C'est une communauté de partage en tant que le partage est impossible. Le secret non partageable en question c'est le commun de la communauté.

Vous expliquez clairement à partir de ce mythe que, « quel que soit l'homme, ce peut-être l'homme divin (Mahomet), le secret de fondation ne peut être gardé, transmis à un héritier, celui-ci le recrache. » Le débord dont il est question vient signifier l'échec du refoulement et son retour par le biais de la flûte. Un peu plus loin, il est question, à propos de ce mythe, d'une « transmission du secret de la semence de l'Autre à un autre lequel féconde la

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

terre qui engendre cet instrument phallique d'enchantement qui rassemble les hommes. »

Cette théorie sexuelle infantile de l'avènement de la communauté instaure le mythe du côté d'une construction qui voile le féminin.

Qu'en est-il du féminin dans l'avènement originaire de la communauté ?

Il me paraît très intéressant que ce mythe soit mis en lien avec un autre mythe fondateur : celui de la révélation et de l'instauration prophétique de Mahomet — le mythe fondateur de la démonstration. Dans celui-ci, vous concluez très clairement que l'homme, pour croire en Dieu, doit passer par la croyance en une femme et que celle-ci dispose d'un savoir sur la vérité qui précède et excède le savoir même du fondateur. Autrement dit, l'homme Mahomet n'accède à la jouissance Autre qu'en passant par une femme, par l'Autre femme figure de la jouissance Autre qui dispose du pouvoir de voir les figures divines sans déborder ni mourir et de percevoir les marques et la lueur de la sainteté. Khadidja, une femme, incarne dans l'imaginaire des origines de l'islam le féminin.

Jacqueline Schaeffer, dans son ouvrage *Le refus du féminin*, développe l'idée de l'existence, du point de vue psychique, d'un féminin primaire pour tous les humains. Ce féminin originaire est lié à la prématurité fondamentale des êtres humains. Ce qu'elle développe à propos du monisme sexuel phallique l'amène à penser que c'est le « masculin » de l'homme qui crée le « féminin » de la femme en lui arrachant la jouissance Autre. Le déni du féminin rature une jouissance qui n'entre pas dans l'économie psychique de la jouissance phallique.

Fafia Djardem, dans une communication à Constantine (Algérie), rapporte qu'Ibn Arabi avance, que pour le prophète, le féminin est à l'origine de toute chose et que par ailleurs, dans la langue arabe, tous les termes qui marquent l'origine sont du féminin. Cet auteur, dit-elle, va étendre cette découverte en lui donnant un caractère universel. Ibn Arabi affirme que « quelle que soit la doctrine philosophique à laquelle on adhère, on constate dès que l'on spéculé sur l'origine, l'antériorité du féminin. »

Dès lors, comment ne pas être interpellé par le changement de position qui accompagne l'installation, dans le concert des religions, de l'islam comme troisième religion monothéiste ?

De la période prophétique à la période politique : un changement de position

Première position : Khadidja a un pouvoir sacré, elle instaure et confirme Mahomet dans sa croyance et sa prophétie « par elle l'homme entre dans l'affirmation de son dieu. »

Deuxième position : Mahomet dit à Khadidja : « L'ange vous transmet son salut. » On constate le changement de position : l'ange n'en passe plus par Khadidja.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Comment comprendre le mythe fondateur de la communauté sans en référer à la scène de la démonstration, c'est-à-dire sans en référer à la jouissance Autre de la femme Autre ?

La communauté peut dès lors se lire comme un renversement phallique de situation qui vient remettre le voile sur le féminin et la jouissance Autre de femme Autre. En faisant ainsi de la communauté une histoire de secret entre deux hommes d'où le féminin est répudié. La communauté aurait en commun le secret de la rature du féminin. La communauté re-voile « la vérité originaire en partage dans l'imaginaire » et la recouvre d'une croyance phallique des origines.

Il s'opère un renversement phallique de la croyance sur la question de l'origine.

Intervention de Bruno Fabre

Votre livre – Fethi Benslama – pose plus que la question de l'islam, - la question du féminin qui traverse les monothéismes à travers les figures de Sarah et Agar.

Au chapitre II (la répudiation originaire) et au chapitre III (destins de l'Autre femme) vous marquez une distinction qui nous a beaucoup arrêtés à cause de la résonance que cela produit du côté de la féminité comme question pour le fondement religieux quel qu'il soit et du côté de la psychanalyse.

Vous évoquez l'histoire d'Agar et de Sarah aux chapitres 16 et 21 de la Genèse. Saraï parvenue à un âge fort avancée n'a pas donné d'enfant à Abraham qui à quatre-vingt six ans attend encore la réalisation de la promesse de postérité que Dieu lui avait faite. Désespérant d'enfanter, Saraï propose alors sa servante Agar, esclave égyptienne, à Abraham afin de lui faire avoir d'elle un enfant.

Lorsque Agar fut enceinte elle fut maltraitée par sa maîtresse et dut s'enfuir au désert avant de revenir et d'accoucher d'Ismaël. Quatre ans plus tard, naissance d'Isaac, le « fils de la promesse » au sein du couple stérile. Abraham a cent ans ! Mais Sarah, qui veut garder l'exclusivité de l'héritage pour son propre fils, demande à Abraham de renvoyer Agar et son fils Ismaël dans le désert.

D'un côté la « femme de l'Autre » (Sarah) qui est en place d'origine du peuple croyant, l'épouse d'Abraham et « l'autre femme » (Agar), l'étrangère (égyptienne) qui sera la femme répudiée.

Nous lisons page 173 : « l'autre femme est le féminin en tant qu'il se différencie et s'écarte de la femme de l'Autre, permettant du coup de créer de la féminité comme valeur de jouissance. »

L'Autre (avec un grand A) serait l'inconscient, l'universel de l'homme, l'autre de l'autre, du divin.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

L'autre femme serait quant à elle du côté du désir charnel, du fantasme, la femme de la chair et de la jouissance. C'est l'étrangère de fait dans le récit des origines et qui représente la figure inquiétante et redoutée, renvoyée à l'errance. Elle est menace parce qu'elle trouble l'homme. C'est celle que l'on voile ou que l'on désavoue. Vous ne manquez pas de souligner que pour vous l'islam (p. 171) « s'instaure originellement dans le désaveu d'Agar », un désaveu qui est de l'ordre du déni, puisqu'elle n'est plus nommée dans le Coran.

Il s'agit en effet des différences Sarah et Agar en tant que figures du désir et de la jouissance, la femme de l'Autre et l'autre femme.

Plus loin page 191 : « l'autre femme n'est pas nécessairement une autre femme, c'est la même, écartée entre deux pôles du féminin. »

Un de ces deux pôles est donc celle qui trouble, attire l'homme et qui aurait quelque chose à voir avec la prostituée – clivage mère/putain que l'on retrouve dans l'article de Freud « d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme » ou « le tabou de la virginité. »

Nous vous reprenons pages 128 et 129

« La partie subversive de la figure d'Agar quant à la pensée des origines est restée inaperçue à travers la longue tradition des commentaires des monothéismes et des interprétations philosophiques et psychanalytiques de la religion (...) la présence d'Agar révèle le problème le plus crucial de l'événement du Père : l'origine comme crise du don, comme impasse de la jouissance. »

Ainsi, selon vous, la répudiation originaire – celle d'Agar – pourrait s'entendre qu'à l'origine il ne peut être question de la jouissance du féminin.

L'homme pourrait craindre la toute-puissance de la femme dès lors qu'elle se poserait à l'origine de la vie, comme étant celle qui crée la vie. Dans le texte biblique, c'est peut-être le sens de toutes les matriarches stériles, malgré l'affirmation d'Eve : « J'ai fait un fils avec Dieu. »

Dans les trois religions monothéistes existe l'invariance d'une représentation de la femme :

Soit comme menace qui évoque le mythe de la femme fatale et le mythe du Sphinx, la femme terrible et dévoreuse, capable d'engouffrer l'homme – telle « la mante religieuse » – ou « l'amante religieuse » – au fond on ne sait jamais bien comment l'écrire, et qui entraîne donc l'homme vers sa perte.

Nous la fuyons, épouvantés et en même temps nous la cherchons sans cesse, car elle produit sur nous une étrange fascination. Elle peut prendre les traits de l'hystérique qui pose la question de sa jouissance. Elle ressemble à Marilyn Monroe – Marlène Dietrich, stéréotypes de la femme fatale, véritables symboles sexuels féminins. Elles représentent la menace dans

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

l'assujettissement, dans le pouvoir de l'autre. Elles renvoient à la dissociation de l'objet d'amour de l'homme.

D'un autre côté, la vierge, qui est, chez les chrétiens comme chez les musulmans, à la fois vierge et mère, c'est-à-dire qu'elle ne vient pas jouer du phallus selon le clivage mère/putain. Ainsi l'enfant passerait d'une mère phallique – et non dans la jouissance – à la découverte de la castration, et construirait après-coup la mère originaire. La femme comme vierge et mère ne serait-elle pas le paradigme du féminin?

Pour Freud, la religion est une production humaine (cf. *L'avenir d'une illusion*) où l'homme manifesterait une vérité sous une certaine forme. La religion serait un témoignage important sur la réalité psychique. La femme dans les religions monothéistes appartiendrait à cette vérité de l'homme face à l'énigme de la jouissance et la puissance féminine.

On aimerait donc poser la question : Quelles seraient la naissance et l'essence de la psychanalyse sans la question originaire « de la jouissance féminine »? N'a-t-elle d'ailleurs pas commencé avec l'énigme de la jouissance hystérique !

Cette même question ne peut-elle être envisagée comme faisant partie du socle de la naissance des religions monothéistes. Leur origine n'est-elle pas fondée sur ce clivage, cette dissociation qui ne sera jamais tout à fait éliminée, car constituant de la sexualité humaine elle-même et que l'on retrouve dans toute cure et en lien avec l'histoire du sujet.

Réponses de Fethi Benslama

Vos interventions comportent des ruches de questions et de réflexions, aux quelles il me sera difficile de faire face, à toutes. Elles résonnent pour moi de toutes parts, je ne sais plus parfois démêler ce qui me revient, de ce qui vous revient. Il me semble qu'elles témoignent au moins de ceci, que le but de ce livre n'est pas l'application de la psychanalyse à l'islam, mais de mettre à l'épreuve l'islam et la psychanalyse dans un rapport d'étrangeté réciproque qui crée une interpellation pensante. La psychanalyse y est, en effet, déplacée vers un autre monothéisme que ceux qu'elle a l'habitude de fréquenter, et l'islam est confronté à des questions inouïes venant de la découverte freudienne, liée à la subjectivité moderne. C'est l'étrangement qui fournit de nouvelles lumières. L'étrangement est la dynamique fondamentale de la psychanalyse, c'est aussi le dernier mot de Freud avec L'Homme Moïse. La psychanalyse commence lorsque par une parole qui se cherche, quelqu'un s'éloigne de sa famille et de lui-même, au cœur même de ce qu'il cherche. La phrase sur le transfert citée par Jean-Pierre Allié était destinée à rappeler cela, lorsque j'ai été amené à combattre l'ethnopsychiatrie en France, car son culturalisme psychologique voulait refaire du familier avec l'étranger pour

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

traiter la maladie psychique du migrant. La culture était utilisée comme un bouillon pour y noyer le sujet migrant et homogénéiser son symptôme avec ses semblables de la même origine. C'est une massification contraire à l'approche de la psychanalyse, dans la mesure où le psychanalyste n'est pas un chaman qui fournit rituellement les signes d'une reconnaissance de l'Autre, mais celui qui maintient ce point d'étrangeté de l'Autre dans le transfert (et du transfert), sans lequel le travail analytique cesse.

Les notions de culture et de civilisation chez Freud font référence, d'une part au renoncement pulsionnel et au refus dont le principe est ce qu'on appelle « Père », sans quoi il n'y a pas de communauté viable. Notons qu'en arabe, le mot « père » (abâ) signifie refuser. D'autre part, ces notions indiquent, bien sûr des conquêtes que l'espèce humaine dans ses diverses modes d'agrégation est amenée à réaliser et qui ont un coût très élevé, mais désignent surtout un processus par lequel on tente d'accéder à l'insu de sa constitution humaine. Est humain celui qui interroge ce que veut dire l'humain qu'il est. Il s'aperçoit alors assez vite que non seulement, il est criblé de secrets, mais surtout qu'il est abysalement paradoxal et équivoque. Sous l'apparence du même, il y a un grouillement d'autres et une altération continue. L'identité est un déroboement de l'Autre dans le même. N'est-ce pas cela la source de toute spiritualité, y compris celle qui est sans dieu ?

L'Œdipe et au-delà.

La découverte de l'œdipe par Freud comme organisateur de la vie psychique a été possible quand l'ordre patriarcal en Occident a commencé à se retirer sous l'effet critique des Lumières. Ce retrait a laissé apparaître un fond de l'humain qui était recouvert jusque là. C'est un dévoilement. Il faut dès lors distinguer l'opération du dévoilement de ce qui est dévoilé. Aussi, peut-on dire qu'il y a deux dimensions dans cette découverte. J'appellerai la première « géopsychique », j'entends par là un aspect spécifique à telle ou telle aire culturelle, en l'occurrence il s'agit de l'Occident. L'autre dimension est universelle. Commençons par cette dernière : partout les humains ont compris que l'enfant porte en tant que telle la mort de ses géniteurs, comme la source qui se supprime dans son écoulement même. Le désir irrépressible, c'est-à-dire la vie, est cruellement mêlé au chagrin et à la pitié d'être donateur de mort. C'est insupportable de tous les côtés. C'est pourquoi, ce fait a été toujours voilé, et compris derrière le voile. Quant à la dimension géopsychique propre à l'Occident, c'est le mythe ou la tragédie d'Œdipe qui la représente. C'est la tragédie du savoir et de son excès, c'est-à-dire du dévoilement individuel du destin. On le sait maintenant, le mythe d'Œdipe constitue une anomalie parmi les mythes semblable dans la culture grecque (Cf. le livre remarquable de Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*, Aubier). Contrairement aux autres mythes où le héros se soumet à un parcours initiatique pour dégager la femme épousable de la mère, Œdipe refuse l'initiation, casse l'énigme et renverse le symbole de l'institution religieuse représentée par la sphinge. La transgression est bien au niveau du savoir. Que se serait-il passé, si Œdipe n'avait pas

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

cherché à savoir, et s'il n'avait pas su que Laïos était son père et Jocaste sa mère ? Rien. C'est la raison pour laquelle il s'aveugle. Il se punit par là où l'on sait, car voir c'est savoir. Or, cette anomalie pour le monde antique, est devenue la règle dans le monde occidental moderne. La quête du savoir, individuellement et collectivement organisée, est devenue le moteur de l'existence. C'est parce que l'Occident est devenu œdipien que Freud dévoile l'œdipe, en tant que ce nom désigne, non seulement le désir meurtrier et incestueux, mais le désir de savoir qui leur est associé. Mon approche de l'islam et de la mutation de son sujet de la structure traditionnelle vers la modernité m'a fait comprendre la différence entre l'œdipianité universelle des mondes anciens, comprise sous voile, et l'œdipianité moderne liée au dévoilement et à l'excès de savoir. Je renvoie ici au conte de Jawdar que j'ai rapidement analysé dans le livre.

Mais nous sommes aujourd'hui beaucoup plus loin, le savoir n'est plus seulement le dévoilement du désir, il se réalise dans la technique et tend à se mettre au service de tous les désirs, et le plus radical d'entre eux qui ne s'arrête pas au meurtre, mais vise la réduction de l'humain à une chose parmi les choses. C'est le tournant de la deuxième guerre mondiale qui nous l'a appris. On se souvient de la phrase de Robert Antelme dans *L'espèce humaine* où il écrit : *Il [le bourreau] peut tuer un homme, mais ne peut le réduire à autre chose.* » Je considère qu'il s'agit là de la formulation éthique la plus puissante de notre temps. Il me faudrait des heures pour la commenter dans toute son ampleur. Le premier volet indique qu'il est au pouvoir de l'homme de tuer l'homme, pouvoir frappé d'interdit, mais l'interdit n'empêche que ceux pour lesquels la parole intercède entre eux et leur acte. Le deuxième volet affirme l'impossibilité de faire d'un homme autre chose qu'un homme. Cet impossible a pourtant été désiré et mis en œuvre industriellement par le nazisme. Il n'est donc pas question ici d'un simple interdit transgressé, mais d'un forçage de l'impossible. La figure d'œdipe ne peut pas rendre compte du désir terrifiant de réduire l'homme à une chose. La figure d'Antigone chez Lacan permet de s'en approcher, au sens où Antigone revendique la mise en sépulture de son frère comme loi non écrite d'humanisation. Je pense aux tas de cadavres des camps de la mort, que les nazis n'appelaient même pas cadavres, mais d'un autre mot qui signifie chiffon. Depuis la découverte de la barbarie de la deuxième guerre mondiale, nous vivons une culture mélancolique, mélancolisée par cette découverte.

La question du père.

Dans l'islam, Dieu n'est pas le père. Le Coran le dit dans une affirmation radicale et sans la moindre possibilité d'interprétation. Pour autant, l'enfant musulman est psychiquement constitué comme tous les enfants humains : il idéalise son père au point d'en faire un dieu. Là-dessus, il n'y a rien à ajouter à ce que Freud met au jour. Donc, la parole selon laquelle Dieu n'est pas le père représente un impératif anti-psychique, par lequel le sujet doit abstraire Dieu du père. J'y vois une tentative de dégager la spiritualité de la religiosité

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

psychique, laquelle est liée aux constructions infantiles. Quoi qu'il en soit, les rapports entre Dieu et le père dans le monothéisme sont bien plus complexes qu'il n'apparaît, comme en témoigne le récit de *La Genèse* que j'ai longuement analysé. La postérité d'Abraham, pourtant promise par Dieu, est en panne et semble même compromise, compte tenu de l'âge des protagonistes. Il a fallu d'un côté la servante Agar pour faire d'Abraham un père géniteur ; d'un autre côté, il a fallu que Dieu se mêle de la procréation de Sarah à un âge si tardif qu'elle en rit, pour donner une deuxième fois à Abraham la paternité, mais une paternité spirituelle. Le père semble donc être une opération entre deux femmes, l'une engendre par la chair, l'autre par l'esprit. Pourquoi cette complication ? De plus, l'histoire est conflictuelle entre les deux femmes et finit par l'exclusion de l'une avec son fils ! Saint-Paul a fait du ravalement du fils de la chair, la base du christianisme. J'y vois quant à moi, le père pris dans une division entre la jouissance phallique du côté de Sarah qui infante par le verbe comme Marie, et la jouissance Autre, selon la terminologie lacanienne, du côté d'Agar. Agar est un corps, mais un corps voyant, qui rappelle la mystique. Il y aurait là une donation du père au-delà de la métaphore paternelle !

Intervention de Marc Bonnet

À propos de la problématique du père

La question que je voudrais soulever dans ce débat concerne l'apport de la tradition islamiste concernant la problématique psychanalytique du Père. Je l'ai dit dans l'introduction. Il apparaît que la modalité d'étude que nous faisons des religions nous engage à les considérer comme des constructions humaines comportant leur part de métapsychologie comme toute connaissance s'intéressant au fonctionnement psychique ainsi qu'au début de la vie psychique. Dans ce sens, les religions apportent au psychanalyste et à la psychanalyse des interrogations métapsychologiques qui sont à prendre en considération au cœur même de nos propres élaborations métapsychologiques. Ainsi je comprends le sens du mot « épreuve » employé dans le titre de votre ouvrage. Mettons-nous donc à l'épreuve de la conception du père que vous dégagez dans votre travail et nous ouvrirons peut-être une piste de travail nouvelle pour la psychanalyse car c'est bien à une sorte de métissage que nous confronte la rencontre psychanalyse et religions.

Je repartirai précisément de la partie de votre travail qui s'intéresse à la « structure d'altercation » que vous relevez dans le Coran entre Abel et Caïn. J'ai été spécialement intéressé par la partie de ce texte dans la mesure où j'ai fait récemment des recherches concernant les représentations du péché originel et que j'ai pu constater que dans le texte biblique la compréhension du rapport entre Caïn et Abel est complètement différente de celle du Coran voire moins complète. La version coranique m'est alors apparue comme particulièrement intéressante. Je vais me permettre d'oser la résumer afin que le public puisse être informé et que vous puissiez aussi l'être quant à ma

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

traduction certainement interprétative. Dans la tradition islamique, Abel et Caïn ont chacun une sœur jumelle. Adam propose à chacun de ses fils de donner en mariage à l'autre sa jumelle. Il s'agirait en quelque sorte de mettre en chantier un principe minimal d'exogamie sous forme d'un interdit élémentaire de l'inceste. Caïn refuse alors qu'Abel accepte la proposition paternelle. Adam leur suggère de s'en remettre à Dieu en lui faisant une offrande. Nous retrouvons la similitude des offrandes relatées dans le texte biblique. Abel offrira un agneau et Caïn un plat végétarien. Dieu acceptera l'offrande d'Abel et refusera celle de Caïn. C'est alors qu'intervient l'altercation entre les deux frères à travers laquelle Abel pousserait son frère à le tuer afin que ce dernier en soit puni. Et alors Caïn céderait au désir de son frère.

Il s'agirait de la confrontation de deux sortes de haine, ce qui m'est apparu particulièrement intéressant. En effet, le crime de Caïn est total et absolu. Abel s'instaure en modèle humain – c'est-à-dire tenant lieu de la parole et de la loi qui tend à éviter l'inceste et le meurtre. Caïn se situe comme autre modèle de l'humain refusant la division et la différence. Il exprime le désir de rester dans la complétude du double narcissique. Adam est situé comme incapable de faire respecter la Loi qu'il tente d'instaurer, pas plus qu'il ne l'a été face à la provocation de transgression de la Loi divine de ne pas goûter aux fruits de l'arbre de la connaissance. Il serait donc question aux origines d'une difficulté d'accès au symbolique ouvrant la voie à la violence meurtrière. Les fils d'Adam sont confrontés à la défaillance symbolique de leur père : Abel se substituerait alors au père idéal justicier. Une telle identification engendre cette position du martyr innocent tout en développant une haine idéale du symbolique glorieux. La structure de la haine développée par Caïn consiste dans une haine primordiale de l'indifférenciation et du moi idéal imaginaire. L'hypothèse que vous proposez consiste à situer la logique de Caïn dans la confrontation à une autre logique que celle d'Abel, à savoir celle du substitut au père et de l'identification au père idéal qui consiste en une posture mélancolique de la loi où le sujet fait le mort et désire le martyr pour être lavé, pour devenir l'autre pur de la loi. De votre lecture de la version coranique, nous pouvons ainsi prendre en considération la confrontation de deux types de narcissisme complémentaires et en dialogique² : celui du justicier et celui du criminel, l'un situé du côté de la mort, l'autre du côté de la sexualité.

Au fond ou en résumé, nous sommes confrontés aux réactions psychiques différentes de deux frères confrontés à une défaillance symbolique du père qui ne trouve rien d'autre face au conflit entre ses fils et au conflit par rapport à la loi qu'il tente d'énoncer de les renvoyer dos à dos en leur conseillant de s'en remettre à Dieu sous la forme de lui offrir sacrifice. Ce que je me permettrais d'ajouter à propos de Caïn, c'est la mise en évidence de son absence totale de confiance : il est loin de pouvoir être dans la présomption d'innocence. En même temps, il sera le Père d'une descendance de nomades, peuple si l'on en

2 Nous empruntons ce terme à Edgar Morin. La dialogique implique le dialogue entre les contraires. Les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes. Voir Edgar Morin, *Éthique*, Paris, Seuil, 2004.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

croit la Bible particulièrement violent, qui sera exterminé par le Déluge puisque Noé est descendant de Seth, frère de remplacement d'Abel.

Mais revenons à notre problématique paternelle. Nous sommes face à une image de père assez faible dans la mesure où il s'avère incapable de faire respecter la loi qu'il énonce et qu'il préfère quitter les lieux, s'absenter pour aller vaquer à ses affaires. L'imgo ici proposée est celle d'un père faible et absent, imago pour le moins opposable à celle du Père de la horde primitive qui règne sans partage sur ses fils et s'assure la possession de toutes les femmes. Adam se démet de la fonction paternelle en renvoyant ses fils s'en remettre à Dieu non pas comme on peut s'en remettre à une fonction faisant respecter la loi mais à une instance qu'il s'agit de séduire. La structure de l'altercation permet de différencier deux modalités de la haine des fils : la haine de l'indifférenciation portée par Caïn et celle marquée du sceau de l'identification au père idéal. Caïn utilise la modalité paranoïaque et Abel la modalité mélancolique³. La version freudienne de l'union de la haine des fils contre le Père se trouve par là même remise en question. En effet, ce qui m'a semblé pertinent dans la version que vous proposez en prise sur la lecture du Coran, c'est qu'elle met en évidence une double typologie de la haine et de la violence – active et passive – qui correspond bien aux types de haine actuellement en expression dans le monde contemporain et aux prises chez tout sujet psychique.

Le décollement entre les représentations de dieu et du père est pertinent mais se pose alors la question de dieu comme constituant d'un autre recours, d'une autre référence que celles présentes dans la fonction paternelle. Vous insistez sur le fait que le père des origines ne saurait être tout un et vous nous invitez, à juste titre, à prendre en compte un jeu de transposition du père. N'est-ce pas ce à quoi nous sommes confrontés dans le travail actuel de la culture ? Ne pourrait-on pas parler de clivage entre Autre et Père ? Qui exerce alors la fonction symbolique si le père défaille et si l'autre est ravalé à la fonction de récepteur d'offrandes ? Comment s'exerce alors la fonction symbolique que nous avons eu tendance à identifier depuis Freud, au Père, à son meurtre et à sa totémisation ? Lorsqu'on émerge d'un modèle familialiste, où situer la place du tiers symbolique et symboligène du fait de l'extraction qu'il propose par rapport à l'indifférenciation première ? Cependant, nous pouvons aussi relayer la proposition de Mohammed Ham⁴ qui propose dans un texte récent d'envisager un retour dans l'actuel, de la figuration du père de la horde primitive. Le recours fondamentaliste pourrait exprimer une sorte de résurrection de la figure archaïque du père archaïque de la horde sous forme d'image unifiée des composites Tout Un, père cruel, Dieu autoritaire etc. Et si le père de la horde ressuscite, ne faudrait-il pas se mettre à plusieurs pour le tuer à nouveau à moins qu'on se le joue à la démocratie ? Et si la place du

3 Voir notre article : Marc Bonnet, *Les victoires de l'archaïque*, in *Topique*, n°81, « Guerre, Mort, Terreur », décembre 2002

4 Mohammed Ham, *Etat de la horde, ultralibéralisme, hypermodernité et toute puissance du père*, Cliniques méditerranéennes, 78-2008.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

tiers se situait dans le champ du politique ? Voilà ce que je livre à notre réflexion, de ce jour.

Intervention de Nouri JEDDI

L'étude de votre livre *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam* a été l'occasion pour moi de réfléchir sur la greffe problématique de la psychanalyse dans le monde arabo-musulman et d'enrichir ma compréhension de l'islam et de ses liens avec les deux monothéismes qui l'ont précédé.

La psychanalyse est apparue dans un lieu, une époque où elle répondait au changement du sujet en Europe centrale à Vienne fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle. L'absence de développement de la psychanalyse s'expliquerait-elle seulement par l'influence de la religion islamique dans l'aire géographique arabo-musulmane ? Le niveau de développement économique et social ainsi que la situation politique n'auraient-ils pas également leur part dans ce blocage ?

Par ailleurs, qu'est-ce qui serait incompatible dans la psychanalyse avec la culture arabo-islamique

Questions sur le père

Le Coran différenciant nettement la référence à Dieu de la représentation de la paternité dans la sourate dite « du culte pur » : « Dis : lui Dieu l'Un. Dieu de la plénitude. N'engendre pas. N'est pas engendré. Nul n'est égal à lui. »

Comment le musulman se représente-t-il Dieu ?

Dans l'éducation des enfants, très tôt et fréquemment les adultes font appel à Dieu tout-puissant et omniscient. Dieu est présenté aux enfants par les adultes comme : les récompensant si leurs actions sont conformes à celles attendues par eux, les punissant s'ils désobéissent ou s'opposent à eux.

Dieu tiendrait-il alors une place de père dans l'inconscient des enfants et des adultes ?

Comment le musulman étudiant le Coran vivra-t-il et pensera-t-il cette impossibilité entre le Dieu figure paternelle de son enfance et le Dieu du Coran qui n'engendre pas et qui n'est pas engendré interdisant comme vous le mentionnez dans votre ouvrage page 119 « Le Coran prend en effet un soin particulier à éloigner la représentation de Dieu de la référence au père, même à titre symbolique. »

Comment imaginer la représentation que le Prophète se faisait d'un père ?

Son grand-père Abd Al Muttalib avait fait vœu de sacrifier un fils s'il avait dix fils atteignant l'âge d'homme. Le souhait ayant été exaucé, il décida que la victime serait Abd Allah (futur père du Prophète). Ne pouvant s'y résoudre, il immola à la place cent chameaux.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Peu de temps avant la naissance du Prophète son père meurt. Il sera donc orphelin de père.

À l'âge de ses six ans sa mère Amina Bint Wahb décède. Il se retrouvera doublement orphelin.

De l'âge de six ans à huit ans son grand-père paternel est responsable de lui et donc de son éducation.

À la mort de celui-ci, son oncle paternel Abu Talib prend la suite.

Comment le Coran présente l'image du père aux croyants ?

Quelle place fait-il au père étant donné que le paradis se gagne sous les pas de la mère ?

En conséquence quelle est la place du père pour les musulmans ?

Pouvons-nous dire que Dieu tiendrait la place du Surmoi dans la religion musulmane ?

Réponses de Fethi Benslama

La lecture que propose Marc Bonnet est exacte, et le prolongement qu'il lui donne est d'un grand intérêt. Je voudrais souligner seulement, que j'ai rencontré par la suite chez Freud, en relisant *Psychologie des masses et analyse du moi*, une approche de l'autosacrifice (le terme est de Freud) très proche de ces développements autour de l'idéal et de l'objet, de l'objet idéalisé qui absorbe tout l'amour du moi pour lui-même, à telle enseigne que l'autosacrifice devient une conséquence naturelle.

La caractéristique du travail analytique, c'est précisément de maintenir l'écart entre l'idéal et l'objet du désir, faire en sorte que l'idéal ne tombe pas sur l'objet du désir, si j'ose dire. Or, le sacré a pour fonction de maintenir la séparation entre les deux, en créant un halo d'inaccessibilité autour d'un objet insigne. La question qui se pose pour nous, c'est comment inventer un sacré qui ne soit pas religieux, ni non plus ce que l'on entend fréquemment, du religieux laïcisé.

À propos du lien entre Dieu et la fonction paternelle, il est important de noter qu'Allah n'est pas un nom propre, ce nom veut dire « le dieu ». D'autre part, dans le texte coranique, il n'est jamais question du père au singulier, mais des pères. Comme si la place paternelle ne pouvait être tenue par un singulier. Dans le monde d'avant l'individualité extrême que nous vivons actuellement, la fonction paternelle pouvait se déployer socialement, bien au-delà d'une seule figure de père, il y a une pluralité de pères dans le monde traditionnel. Les pères sont enlacés aux ancêtres comme prédécesseurs étayant la fonction paternelle des vivants. Or l'hyper individualisme oblige quelqu'un à porter seul le fardeau. L'optique de Lacan est de penser le père à partir de Dieu – contrairement à Freud – c'est-à-dire à partir d'un vide structural, celui d'un signifiant sans signifié. En ce sens, le père dépend de l'existence de ce vide et

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

de notre capacité à maintenir vide le lieu du vide. La démocratie telle que l'approche Claude Lefort est le régime politique qui sauvegarde le lieu de la souveraineté comme lieu vide, à travers l'alternance au pouvoir. La démocratie n'est peut être pas seulement le moins mauvais des régimes, mais celui qui pourrait peut-être favoriser la paternité la moins pire.

Intervention de Marie Aguera

Le sacrifice et l'interprétation

Je vais m'intéresser particulièrement à la question du sacrifice telle qu'elle est exposée dans votre ouvrage⁵. Plantons le décor : un père et son fils. Abraham, « la » figure paternelle du monothéisme, et Ismaël, le fils qu'il a eu avec sa servante Agar. Pour rappel, Abraham est vieux et sa femme Sarah est stérile, mais Dieu lui fait la promesse d'une abondante descendance. Sarah donne alors sa servante Agar à Abraham pour concubine, afin qu'il puisse se perpétuer, et Ismaël naît. Puis Sarah tombe enceinte et donne le jour à Isaac. On notera, et cela nous a fait pas mal échanger dans notre groupe, que le fils mis en scène dans la tradition coranique est souvent compris comme étant Ismaël, alors que dans la tradition juive et chrétienne il s'agit nommément d'Isaac.

Revenons au récit de la scène, tel qu'il se trouve dans la sourate 37 et que vous citez⁶ : le patriarche rapporte à son fils un rêve où il le voit en train de l'immoler, le fils interprète ce rêve comme un ordre divin auquel il se soumet. Lorsque Abraham s'apprête à sacrifier son fils, Dieu intervient : « Ô Abraham, tu as cru en ton rêve ! » Vous soulignez de manière fort intéressante que « le désir sacrificiel est localisé dans le rêve », que c'est le fils qui interprète le rêve, et enfin que Dieu renvoie Abraham à la croyance en son rêve.

Quelques remarques : le sacrifice est une notion centrale dans toute religion depuis le début de l'humanité, et cette notion revêt des rites et des scènes diverses. Le mythe du sacrifice selon l'axe père-fils en est un exemple courant, sous la forme du parricide (je renvoie aux travaux de Freud avec le père de la horde dans *Totem et tabou* en 1913, ainsi qu'à son essai de 1928, *Dostoïevski et le parricide*⁷). Et si les sacrifices rituels infanticides appartiennent à l'histoire religieuse de l'humanité, le monothéisme a cette particularité de mettre en scène dans la famille patriarcale le meurtre du fils, fils chéri d'Abraham s'il en est puisqu'il constitue la promesse divine, l'enfant tant désiré au-delà de l'impossible, et l'assurance de se perpétuer en un peuple de croyants. Mais un meurtre raté, qui semble voulu par Dieu mais que Dieu empêche finalement de se produire.

Pour résumer, vous construisez votre argumentation à partir d'un axe central qui est cette phrase de Hegel : « Par l'enfant, l'origine se supprime »⁸, ainsi

5 Fethi Benslama, *Le sacrifice et l'interprétation*, pp. 267 à 276.

6 Ibid. p. 269.

7 Freud reprend le parricide dans la littérature : *Oedipe Roi* de Sophocle, *Hamlet* de Shakespeare et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski.

8 Cf. note 2, p. 262. La traduction de J. Hyppolite est : « Les parents sont pour l'enfant l'origine qui se

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

votre démonstration vous conduit à écrire qu'en islam le désir sacrificiel exprimé dans le rêve n'est pas la volonté divine. Ce dont il est question, c'est du sacrifice de l'enfant dans le père par l'intermédiaire du fils⁹.

Ce passage fait suite à une passionnante analyse du conte des *Mille et une nuits*, dont vous écrivez qu'il porterait « les stigmates d'un excès de l'édifice islamique et de l'ordre façonné de son sujet, autour du narcissisme masculin dans son rapport au désir de l'Autre »¹⁰. Je ne vous le fais pas dire : en ce qui concerne la place de la femme dans l'organisation sociétale, la question de l'origine et de la filiation (toutes ces notions étant évidemment bien imbriquées), votre ouvrage démontre magistralement la place de ce que j'appellerais, pour faire vite, la psychologie masculine comme centre prismatique de l'islam, autrement mais pas moins que des autres monothéismes et que de la tradition freudienne.

La question du sacrifice est articulée dans votre texte avec celle de la femme¹¹, de l'inceste impossible, c'est-à-dire la quête des origines sans fond et sans fin, avec la potentialité mélancolique qui la compose. Dans les *Nuits*, (je vous cite) : « L'enfant, dites-vous, va solliciter l'ouverture d'une autre scène dans la scène archi-primitive. L'enfant sert donc à faire parler un autre, à introduire la parole d'un Autre par la voie de l'imaginaire »¹². Et plus loin : « une scène archi-originaire, au sens où ce désir d'abolir le désir rencontre l'impossible. »¹³

J'en viens donc à mes questions :

À partir de votre hypothèse du sacrifice de l'infantile tel qu'il est mis en scène par la figure d'Abraham, ne pourrions-nous pas nous demander s'il n'est pas question de la transmission potentielle de la transcendance du vide ? Je veux dire par là que, au-delà du désir intime d'infanticide, ce qui doit être sacrifié pourrait être l'illusion d'un Dieu qui comblerait la quête du désir de l'Autre. L'islam, en plaçant Dieu au-delà et en dehors de la figure du père, mais aussi renvoyant au « désir de la fin du désir » comme vous l'écrivez à propos des *Nuits*, ne tend-il pas à une spiritualité de l'impossible ? Si Dieu est présenté comme étranger au désir exprimé dans le rêve et à la croyance en ce rêve, si c'est cette croyance même qu'il est question de supprimer pour le croyant, dans quelles contrées se situe la question spirituelle ? N'est-ce pas là le noyau du défi qui est lancé à nos catégories psychanalytiques occidentales et classiques largement basées sur la culture judéo-chrétienne, et inopérantes face à cette différence radicale ?

supprime ».

9 Cf. pp. 272-273.

10 Cf. p. 251.

11 Pages 256-257, la quête du « désir de la fin du désir (...) un désir qui vise le désert (...) la pulsion de mort qui veut posséder le Tout et le Rien de la femme. (...) »

12 Cf. p 263

13 Cf. pp. 256-257

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Ma seconde question ou interpellation concerne la dimension d'organisateur politique du sacrifice. Avant de vous lire, j'en étais restée depuis longtemps à la théorie de René Girard selon laquelle, depuis les sociétés primitives, le sacrifice est un catalyseur de la violence, et les rites religieux tendent à interpréter et réguler cette violence afin que son caractère contagieux soit circonscrit. Si cette fonction est sans doute opérante dans la fête rituelle de l'Aïd el Kébir, votre interprétation en revanche de la sourate 37 ne concerne que la dimension familiale et intime du sacrifice. En n'utilisant vous-même que les outils de la psychanalyse occidentale classique pour analyser la question du sacrifice d'Abraham, outils que vous considérez par ailleurs comme souvent décalés pour comprendre l'islam, il me semble que votre ouvrage cantonne la question politique à celle qui se concentre sur la place de la femme. Bien que cette dernière analyse me paraisse incontestable, n'y a-t-il pas un point qui resterait aveugle sur la question de la violence en islam? Peut-être celui qui fait que, pour citer Girard : « la violence unanime du groupe se transforme en épiphanie de la divinité »¹⁴. Il souligne la fonction régulatrice de l'interdit, laquelle s'opère tout autant pour la violence que dans la législation de la sexualité par un ordre moral. Je poursuis donc ma question, que j'arrêterai là car le sujet me paraît inépuisable, de savoir si ce qui s'annonce et se montre du côté du corps des femmes et de leur place dans la société ne vient pas couvrir et dénier ce qui fait retour dans la violence islamiste ?

Réponses de Fethi Benslama

Dans l'épisode coranique du sacrifice d'Abraham, ce qui est étonnant, c'est qu'il ne reçoit pas l'ordre de sacrifier son fils, mais le rêve. Il en fait part à son fils qui se soumet. Le rêve est cru comme réalité, puis Dieu s'oppose au sacrifice et impose la substitution. C'est dire que le sacrifice vient à la place d'une interprétation manquante du rêve. Dieu arrête ainsi le passage à l'acte meurtrier. Ibn Arabî dit clairement que le bélier représente le père de l'humanité. On peut comprendre le sacrifice du bélier au lieu du fils, comme la nécessité pour le père de se dégager du père primitif en lui. Mais on peut aussi comprendre que ce qu'Abraham devrait tuer, ce n'est pas son fils, mais l'enfant en lui. Ibn Arabi propose cette interprétation aussi, il a tourné autour de l'idée d'un inconscient (lâ-ch'ur) qui serait infantile. En somme, le vrai sacrifice est l'interprétation.

Quant à la fameuse formule « là où Ça était, Moi-Je doit advenir », il me semble que l'on a discuté de tous les termes de cette phrase, sauf du « il doit ». Qu'est-ce que ce devoir ? Sinon que le Surmoi, plus ancien que tous les Ça, recèlerait une fonction d'extraction, de séparation et de mise en devenir.

Jean-Pierre Allié - Comme « le grand commandement » freudien, qui vient d'ailleurs. Il s'agit vraiment d'un point éthique.

14 L'étymologie de « sacrifice » est : « faire sacré ».

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Fethi Benslama : ce point éthique est peut-être le vide. C'est le vide qui nous met en devenir.

À propos des *Mille et une nuits*

On peut les lire comme une version féminine du père de la horde. En effet, il s'agit d'une exécution du père de la horde par la parole. L'enjeu pour Shéhérazade s'énonçait ainsi, selon la formule de Khatibi : « racontes une histoire ou je te tue ». « La parole ou la mort », selon le titre du livre de Moustapha Safouan. La parole qui met fin à la tyrannie d'un sexuel absolu. Il y a un autre élément important, c'est la place de la petite sœur, sans laquelle on ne peut pas comprendre l'importance de la réception de la parole. Car qu'est-ce qu'une parole émise, sans rencontrer sa réception ? Mais je ne développerai pas ce point.

À propos du sacrifice, R. Girard ne dit pas en quoi le sacrifice peut pacifier. L'exécution de Saddam Hussein a eu lieu le jour du sacrifice, c'est-à-dire le jour de l'interdiction du sacrifice humain, et de sa substitution par le bélier. Ça n'a pas arrêté la violence, ça l'a poursuivie. On voit bien, *a contrario*, que ce n'est pas le sacrifice qui arrête la violence, c'est l'interprétation. La parole est le sacrifice du sacrifice.

Questions et débat avec la salle

Jean Peuch-Lestrade - Sur la question du sacrifice, vos propos sont tout à fait éclairants. En effet, dans notre société, ce qui vient à la place de la religion, c'est désormais la protection de l'enfance (dans laquelle la psychanalyse prend aussi une place). Avec la religion, l'avantage résidait dans le fait que le meurtre n'était pas refoulé, alors que dans notre société, c'est le cas...

Autre remarque : le titre de votre ouvrage aurait pu être *L'islam au risque de la psychanalyse*. Votre choix ne rend-il pas compte d'une difficulté pour les psychanalystes à aborder le politique ? Le modèle familialiste ne permettrait pas de penser le politique. En fait, les psychanalystes sont incapables de former une communauté. Leur objet reste toujours la théorie mais jamais « Comment se mettre ensemble ». Ils s'enferment toujours dans des chapelles, terme effectivement religieux.

Eric Van der Stegen - C'est plutôt un écho inversé au livre de Françoise Dolto.

Fethi Benslama - Il se trouve en effet que pour la traduction arabe, j'ai inversé le titre. En Arabe, j'ai voulu porter l'épreuve du côté de l'islam, car l'enjeu est le passage de la psychanalyse, lui faire une place là où le religieux prétend au monopole de l'interprétation. Mon adresse en France est différente, j'ai voulu simplement dire que mon affaire et ma visée est la psychanalyse. Je n'attends rien de l'islam comme religion, même si l'islam comme organisation symbolique, comme civilisation, peut contribuer, à l'instar d'autres civilisations,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

à une humanité spirituellement plus raisonnable. Si j'ai un désir messianique sans Messie, c'est bien du côté de la psychanalyse ! C'est d'elle que j'attends un devenir ou un avenir spirituel, au sens où l'inconscient, mieux pris en compte par les humains, permettrait la métabolisation de leur violence, en leur permettant l'accès à leur architecture invisible.

Sylvie Roger - Deux remarques : d'une part, la question de Bruno Fabre sur l'hystérie m'a intéressée, Freud a mis en évidence chez les hystériques quelque chose du dévoilement, c'est le point d'origine de la psychanalyse. D'autre part, votre distinction au sujet de la Shoah comme moment de bascule du meurtre m'intéresse beaucoup. Cela a à voir avec le « meurtre d'âme » et Antigone est une grande figure féminine quant à cela.

Fethi Benslama - En effet, ce que Lacan appelle « la seconde mort » n'est pas la mort, mais l'anéantissement. Un État européen est allé très loin dans ce sens à Auschwitz.

Marc Bonnet - Par rapport à cet innommable qui s'est produit, la question est maintenant : « Comment faire pour que ça ne continue pas ? ». Cela ne passe que par un examen de l'Histoire. Le nazisme est arrivé quand communistes et sociaux-démocrates se lançaient des anathèmes. Comment alors structurer des lieux de parole qui soient collectifs, des lieux de parole partagée mais pas seulement dans la cure ? Dénoncer l'esprit du Mal, c'est bien ; mais comment le traiter dans les institutions, et déjà dans les institutions psychanalytiques ?

Ce que dit Jean Peuch-Lestrade est intéressant : nous avons lu le livre de Fethi Benslama comme une tentative d'interroger la psychanalyse, à partir d'une connaissance que nous n'avions pas. La réflexion sur le parricide, l'infanticide, le meurtre fraternel permet de penser les choses autrement qu'en termes de meurtre du Père. Tout n'est pas dans la doxa psychanalytique.

Fethi Benslama – Il m'arrive souvent de penser que nous avons trop de penchant à faire prévaloir le structural. Or, l'Autre n'est pas que structural, il est aussi historique. Il est dans les variations temporelles et géopsychiques de l'humanité. Il faut sortir de la pure synchronie, de l'universalisme abstrait, pour amener la psychanalyse à se traduire dans la diversité des cultures et des langues, comme elle se traduit à travers la diversité des analysants.

Nicole Fabre - Professionnellement, je suis pour ma part du côté du religieux. J'ai été très intéressée par l'idée du dédoublement des deux femmes, par ce que vous appelez « l'écart » ; mais j'ai songé également au dédoublement chrétien du père, par exemple celui qui concernerait Dieu et

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Joseph. Ne devrait-on pas le penser, avec ce que vous dites aussi « des » pères ?

Fethi Benslama - Le commencement est impossible, tant qu'il y a un. Il faut plus d'un, pour que l'on puisse penser l'un. Le plus d'un, désigne un supplément dès l'origine. Un espacement est nécessaire à l'origine. Dans le judaïsme, Dieu se retire pour qu'il y ait création. Dans l'islam, Dieu a besoin de se contempler dans un miroir, et il crée l'univers. D'ailleurs, calligraphiquement, on représente Dieu en écrivant « Lui » en miroir. Dieu s'écarte entre lui-même et sa propre image.

Eric Van der Stegen - Le dédoublement, c'est une question clinique qui n'est pas assez travaillée. Dans la Bible, Caïn et Abel (et la question du meurtre fraternel), c'est un dédoublement. Mais dans les attentats-suicides religieux, les kamikazes martyrs se sacrifient eux-mêmes, avec quand même quelques autres au passage.

Fethi Benslama - L'origine de la psyché, c'est le double, le revenant, en effet.

Jean Peuch-Lestrade - Je reviens sur ce qu'a dit Zohra Perret concernant l'importance de la rumeur, du secret. C'est de cette façon que s'est formée la psychanalyse et qu'elle se perpétue, alors que le débat public, la démocratie sont plutôt redoutés. Jean Ménéchal, dans son livre sur Thésée, insiste sur le fait qu'Œdipe transmet secrètement à Thésée ce qui va permettre de fonder la démocratie. Les psychanalystes travaillent eux sur Antigone, qui est certes une figure éthique mais surtout antipolitique. Elle ne veut rien traiter autrement qu'individuellement.

Fethi Benslama - Oui, Antigone est une kamikaze, figure du martyr. Et les martyrs détruisent le politique.

Jean Peuch-Lestrade - Malheureusement, c'est aussi une bonne identification pour les psychanalystes. C'est terrible !

Eric Julliard - Deux remarques sur la question de l'écart, du dédoublement.

La première : dans la phrase « *Wo Es war, soll Ich werden* » (« Là où était le Ça, le Moi doit advenir »), le terme « doit » peut se dédoubler selon deux verbes qui ont en allemand des sens distincts bien qu'ils fussent rendus tous deux en français par le verbe « devoir » : il s'agit de *müssen*, qui est

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

catégorique et de *sollen*, qui rend compte d'un devoir moral avec une forme d'incertitude. La langue française ne peut rendre compte de cela.

La seconde : par rapport à la situation actuelle – qu'on pourrait dire « au delà du malaise » – on peut souligner l'intérêt de ce que disait Dumézil en distinguant la fécondité, la force physique et le sacré. La catégorie du sacré (« les clercs ») est menacée car elle maintient un écart entre l'objet du désir et l'acte. N'est-ce pas le problème par rapport à l'institution ?

Jean-Louis Serverin - Cette soirée est « trop », « trop » comme disent les adolescents, « trop » dans tous les sens du terme : elle génère trop de plaisir et en même temps, il y a comme une difficulté à accrocher les questions.

Quelques remarques pourtant. Concernant le passage du polythéisme au monothéisme : ne passerait-on pas de « trop de présence » à « trop d'absence » ? Concernant le « déshumain » du Veau d'or : l'humain serait là détruit par la fétichisation de l'objet. Concernant enfin « L'entre-deux femmes » : quel est au fond cet « entre » qui peut devenir tout aussi bien le sacré, l'improbable ou l'irreprésentable (un trou) ?

Fethi Benslama - Dans le polythéisme, il y a en effet ce trop-plein de présence (voir à ce sujet, l'excellent livre de Yann Assmann, *Moïse l'Égyptien* paru chez Flammarion). Avec le monothéisme, on passe des dieux présents dans le cosmos à un Dieu qui n'y est plus ; soit de dieux traductibles (voir par exemple « le Dieu-Soleil » : le référent est dans le Cosmos) à un Dieu absent, qui fait trou (innommable, invisible).

Mais « trop d'absence » ? Est-ce que c'est ça qui fait problème ? Les polythéistes ne prennent jamais la vache pour le dieu lui-même, elle est une médiation.

Aujourd'hui dans la culture marchande, nous sommes tout le temps du côté du manifeste. N'est-ce pas un « surpolythéisme » ? Cette manifestation n'est pourtant même pas une présence. Ce n'est pas le semblant de Lacan, non plus : c'est une factualité. Peut-être un simulacre (comme le suggère Jean-Pierre Allié) ? Comme le Veau d'or ?

Pour répondre à votre remarque au sujet du « trou » ; plutôt que de « trou », je parlerais de « vide ». Si je me réfère à mon « aventure » avec le Japon, je rappellerais que les Japonais traduisent « sujet » par « néant » ; « néant actif ». Ce qui signifie que le sujet n'est pas quelque chose de permanent, mais une pulsation, qui n'apparaît que dans son évanouissement. C'est proche du sujet de l'inconscient lacanien.

Jean-Louis Serverin - Ça peut être aussi du côté de la néantisation.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon – *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*

Fethi Benslama - Ibn Arabî pense que Dieu n'est qu'un mouvement de transformation incessant. L'Autre n'est pas l'Autre, il est l'infinie altération.

Marc Bonnet - Il y a dans votre livre un raccourci qui m'a paru assez saisissant : c'est cette réflexion sur ce qui est analysable ou ne l'est pas, réflexion que vous interrompez brutalement par une référence à Elizabeth Roudinesco.

Fethi Benslama – A quelle condition la psychanalyse peut pénétrer dans une culture ? Je renvoie en effet à Elisabeth Roudinesco parce qu'elle dit quelque chose qui me paraît juste : 1) il faut que la théorie scientifique de la maladie mentale expulse la démonologie. La psychanalyse vient se loger entre les médicaments et les démons. Un exemple : quand je me rends en Tunisie, il arrive que des voisins me sollicitent pour leurs enfants. J'ai découvert qu'ils le font parce qu'ils voient dans le psychanalyste une alternative aux chamans avec leurs rites magiques, et aux psychiatres qui ont tendance à prescrire à tour de bras. Ils comprennent bien que la psychanalyse n'est ni de la magie, ni de la chimie, tout en étant un savoir éclairé par la raison. 2) Il faut un État de droit, certes garant de l'inviolabilité de la situation d'interlocution et du secret, mais l'existence d'un État de droit permet aussi de créer un espace entre le sujet et sa famille ou sa communauté de naissance. C'est la condition pour que l'inconscient dans sa dimension idiosyncrasique ne soit pas complètement abouché à l'ancêtre. Ce sont là des conditions certes nécessaire, mais insuffisantes pour qu'il y ait de l'analysable. Il faut, je crois, des psychanalystes qui fasse une offre d'analyse et dont le discours porte sur la place publique.

Marie Aguera – Bien ! Nous allons devoir conclure ici cette rencontre, en remerciant Fethi Benslama et vous tous, qui étiez présents cet après-midi.